

ESPAGNOL

ÉPREUVE COMMUNE: ÉCRIT VERSION

Pedro Cordoba, Pierre Géral

Coefficient : 3 ; **Durée** : 4 heures

102 candidats, cette année, ont choisi l'espagnol à l'épreuve commune de version en langue vivante étrangère, soit un effectif légèrement supérieur à celui des sessions précédentes. On se félicitera tout d'abord que cela s'accompagne d'une légère progression de la moyenne de l'épreuve, qui s'est établie à 9,86 à la session 2002. Plus précisément, les statistiques de l'épreuve font apparaître qu'une part importante des candidats se situe à un niveau honorable (49 obtiennent une note comprise entre 8 et 12) ; 28 copies, que l'on peut qualifier de bonnes, voire, pour quelques-unes d'entre elles, d'excellentes, obtiennent une note supérieure ou égale à 13 ; à l'autre extrémité, les résultats d'un quart des candidats (25 exactement) s'échelonnent entre 1 et 7.

L'extrait de *Entre visillos* proposé cette année recélait peu de difficultés lexicales, ce qui explique sans doute en partie les résultats plutôt encourageants que nous venons de détailler. S'efforçant de restituer le ton propre à une communication épistolaire entre deux jeunes gens, dans l'Espagne franquiste, Carmen Martín Gaité recourt ici à une langue simple et familière, jamais vulgaire et souvent idiomatique. La traduction des tournures idiomatiques, par définition, présente des difficultés parfois importantes, mais le jury s'estime en droit d'attendre des candidats qu'ils comprennent des formules telles que *lo de que*, *no es para que*, *por mucho que*, et qu'ils en proposent des équivalents français acceptables. Certains candidats, malgré leur méconnaissance de telle ou telle de ces tournures, ont su tirer parti de leur compréhension globale du texte pour éviter les contresens que d'autres, moins épris de logique, ont commis. Mais si cette perspicacité produit parfois des effets salutaires, on ne saurait trop recommander aux futurs candidats de compter d'abord sur des bases linguistiques solides, qui ne peuvent être acquises que par le biais d'une étude sérieuse de la grammaire et d'une fréquentation assidue de la littérature en langue espagnole.

Certaines carences lexicales ont particulièrement surpris le jury, telle la fréquente méconnaissance de l'adjectif *escaso*, de la très hispanique *mantilla*, ou encore du verbe *rezar* -sans doute sous les effets conjoints, dans ce dernier cas, de la déchristianisation et d'une implication toute personnelle dans le drame vécu par Julia, des candidats assez nombreux ont cru bon de traduire *rezo por ti* par "je t'en prie", certains allant même jusqu'à "je me languis de toi".

Plus graves que ces lacunes semblent, toutefois, les fautes (souvent des contresens) directement liées à une mauvaise compréhension de la syntaxe. Le jury ne s'attendait pas à devoir relever, sous la plume de plusieurs khâgneux, une traduction de *le gusto un poco a otro chico* par "j'aime un peu un autre garçon". Si l'on peut imputer cette erreur à l'inattention (mais ces candidats avaient-ils pris le temps de relire suffisamment leur copie?), il n'en va pas de même de nombreuses autres, comme celle consistant à rendre *qué días* par le français "combien de jours" ou encore, malgré un contexte suffisamment clair, *quería que bailáramos* par "je voulais que nous dansions", sans parler d'un *lo que ganas* plusieurs fois rendu par "ce que tu désires".

De moindre importance mais trahissant un manque certain de familiarité avec l'espagnol, on relève de fréquentes approximations dans la traduction de "ya" en ses divers

emplois (à titre d'exemple, citons "désormais tu vois que je cède" pour *ya ves que cedo*). En outre, même bien comprises, les tournures idiomatiques auxquelles nous faisons allusion plus haut ont trop souvent été rendues dans un français lourd et inélégant ("il semble que j'ai été, moi, celle qui t'a offensé"), quand il n'était pas tout simplement incorrect ("c'est moi qui t'a vexé" [sic]). Rappelons que l'exigence de rigueur et de précision qu'implique l'exercice de la version (*por lo que tardas* ne signifie pas exactement la même chose que *porque tardas*), ne doit pas conduire, par excès de zèle, à traduire systématiquement un mot espagnol par son équivalent français supposé : écrire "pour ma part" dès que l'on rencontre un *yo* est un bel exemple de ce genre d'automatismes dont la disparition serait très souhaitable.